

Les agents, le revolver au poing, se précipitèrent aussitôt dans l'intérieur.

La policière et le chef de la sûreté les suivaient.

Le concierge de la maison, un flambeau à la main, et tremblant de tous ses membres, venait derrière eux.

On traversa une première pièce servant d'anti-chambre.

Celui des détectives qui marchait en tête, ouvrit une porte, franchit le seuil d'un salon et s'arrêta en poussant une exclamation sourde.

A l'instant même le salon fut envahi.

Un corps inerte était étendu sur le tapis ensanglanté.

—Un homme assassiné ! s'écria Mme Rosier.

Elle s'agenouilla pour voir le visage de cet homme, et brusquement elle se releva avec un geste d'horreur.

—Le comte Yvan ! dit-elle d'une voix rauque. Le comte Yvan !...

Le chef de la sûreté se pencha vers le corps.

Une sueur glacée mouillait ses tempes.

—C'est lui ! c'est bien lui. Lartigues a passé par là ! Cherchez ! Cherchez partout ! Les verrous étaient poussés en dedans. L'assassin doit être ici.

LV

Les agents se ruèrent dans l'appartement, à l'exception de Sylvain Cornu qui se mit à genoux à son tour à côté du prétendu cadavre et appuya sa main sur la place du cœur.

—Cet homme n'est pas mort !... s'écria-t-il. Le cœur bat.

—Oui, c'est vrai, grâce à Dieu ! fit Mme Rosier qui s'était rapprochée. Il me semble voir remuer ses lèvres, les paupières se soulèvent, le comte nous regarde. Il nous voit.

Le jeune Russe venait en effet d'ouvrir les yeux.

Ses mains s'agitèrent.

Il se souleva lentement en s'appuyant sur ses coudes.

—Un médecin... fit-il d'une voix à peine distincte. Mon compatriote... mon ami... Serge Iwanow... Avenue de l'Opéra... numéro 7...

Yvan ne put ajouter un mot à ceux que nous venons de reproduire.

La force lui manqua.

Ses yeux se fermèrent et il retomba.

—Vite ! vite ! commanda le chef de la sûreté. Que l'un de vous prenne une de nos voitures et coure au numéro 7 de l'avenue de l'Opéra chercher le docteur Serge Iwanow, de la part du comte Smoïloff, et surtout qu'il le ramène...

Un agent partit aussitôt.

On plaça le Russe sur un lit, on lui enleva une partie de ses vêtements et on se mit en quête de la blessure.

Elle était à l'épaule gauche, étroite, profonde en apparence, et des gouttes de sang s'en échappaient encore.

Un bandage rudimentaire fut appliqué sur la plaie, et on disposa des oreillers sous l'épaule droite du comte Yvan, pour soutenir le haut du corps.

Tandis que ceci se passait, les policiers fouillaient l'appartement, mais les recherches restaient sans résultat.

Ils vinrent rendre compte de leur déconvenue au chef de la sûreté, qui s'écria en frappant du pied avec colère :

—Nous échapperait-il encore ?

Se tournant vers le concierge il demanda :

—L'appartement est-il pourvu d'un escalier de service ?

—Non, monsieur.

—Aucune autre issue, alors, que la porte ouvrant sur le palier ?

—Aucune.

—Donc le misérable doit être encore ici, blotti dans quelque cachette. Mille francs de gratification à qui le découvrira. Cherchez encore ! fouillez partout !...

Les agents se remirent en quête avec un redoublement d'ardeur, soulevant les tapis, explorant les planchers, mesurant l'épaisseur des cloisons, sondant les murs.

Aimée Joubert était pâle de fureur.

Soudain, l'un des numéros de la brigade poussa un cri de triomphe.

Il venait de découvrir un endroit où la muraille sonnaient le creux.

—Démolissez ! commanda le chef de la sûreté.

On eut bien vite des marteaux, des pinces, et quelques minutes suffirent pour mettre à jour la cage de l'ascenseur.

Le concierge resta bouche béante devant cette découverte qui le stupéfiait plus que perronne, lui qui depuis vingt ans habitait la maison et croyait la connaître de fond en comble.

La stupeur grandit encore quand il vit les agents faire mouvoir une bascule descendant du plafond et rendant visible un trou communiquant avec l'étage supérieur d'un autre corps de bâtiment, dans le logement de M. Martin.

On gagna ce logement en toute hâte...

Trop tard ! !

Lartigues, nos lecteurs le savent déjà, était hors de danger.

Le chef de la sûreté, dont l'accablement nous paraît plus facile à comprendre qu'à décrire, se laissa tomber sur un siège, la tête basse.

Mme Rosier s'approcha de lui.

—Courage, monsieur, murmura-t-elle à son oreille.

—Courage ! —répéta-t-il en relevant la tête.—Qu'espérez-vous donc maintenant ?

—Ce que j'espérais hier... J'ai promis... Je tiendrai ma promesse... Il est plus de minuit, c'est donc aujourd'hui mercredi... Attendez à ce soir...

En ce moment revint l'agent expédié à l'avenue de l'Opéra,

Il ramenait avec lui le docteur Serge Iwanow.

* * *

A l'aube du jour succédant à cette nuit sinistre Mme Rosier était debout chez elle, s'habillant rapidement.

Six heures du matin venaient de sonner.

Elle se préparait à se rendre rue Meslay où les deux hommes promis par le chef de la sûreté devaient la rejoindre.

Le terrible incident de la veille au soir l'épouvantait.

Le comte Yvan avait été attiré dans un traquenard par Lartigues, frappé par Lartigues, et Lartigues lui échappait de nouveau ! !

Le doute était rentré dans son âme.

Elle se demandait si la fatalité ne conspirait point contre elle et si, cette fois encore, elle n'allait pas échouer lamentablement dans son entreprise suprême.

La pauvre femme se laissa tomber à genoux et fit monter vers Dieu une prière ardente, lui demandant de l'accompagner, de la soutenir, de lui donner le succès, puisqu'elle combattait pour la justice.

Le premier effet de cette prière fut de lui rendre un peu de calme.

Elle se releva, fortifiée, et elle se mit à prendre la tasse de chocolat que sa domestique lui servit.

Mme Rosier s'était séparée du chef de la sûreté au moment où on transportait le comte Smoïloff, toujours évanoui, chez M. de Gibray qui allait être chargé de procéder à une enquête venant se réunir au dossier volumineux relatif à la double affaire du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil.

—Lartigues ne va-t-il pas nous échapper une fois de plus ? murmurait-elle. Ne renouvellera-t-on point contre moi les accusations d'incertitude et d'incapacité ?

La policière achevait son frugal déjeuner lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre à la porte de l'appartement.

Un instant après Maurice entra, souriant et la figure joyeuse.

—Toi, si matin, cher enfant ! s'écria Mme Rosier en embrassant son fils.

—Cela vous étonne ?

—Un peu.

—J'ai quitté mon chez moi de bonne heure et j'ai voulu venir vous dire un petit bonjour. Il me semble que de votre côté vous vous disposiez à sortir ?

—Oui... répondit Aimée Joubert avec embarras, j'ai à faire des courses pressantes.

—Pour obéir comme toujours aux ordres de la Préfecture, dit le jeune homme d'un ton plein d'amertume.

—Que veux-tu, mon enfant ! je suis comme le soldat... J'ai une consigne... Je dois m'y soumettre.

—Ne quitterez-vous donc jamais cette existence de fatigues et de dangers ?

—J'ai l'espoir, au contraire, de la quitter bientôt. En entendant ces paroles, Maurice tressaillit.

—Bientôt ? répéta-t-il.

—Oui.

—Ne dites-vous point cela pour me rassurer ?

—Non, je te le jure.

—C'est donc que vous êtes sur le point de résister ?

—Peut-être aurai-je terminé ce soir la tâche que je me suis imposée pour ton bonheur.

Maurice pâlit en demandant :

—Ce soir ? En êtes-vous certaine ?

—On ne peut sans folie avoir une certitude en matière de police. Mais j'ai confiance en Dieu, qui me guide, et le succès me paraît assuré.

—Vous êtes sorti des ténèbres qui vous entouraient ?

—Oui.

—Vous tenez la piste des misérables vainement poursuivis par vous jusqu'à ce jour ?

—Je le crois.

—Vous êtes au moment de les atteindre et de les frapper ?

Mme Rosier fit un signe affirmatif.

Le jeune homme poursuivit d'une voix émue :

—Avez-vous donc trouvé leur demeure ?

—Ah ! s'écria la policière, si cela était, ils seraient déjà dans les mains de la justice !

—Mais alors, vous en êtes encore aux recherches ? La policière eut un geste d'impatience.

—Oui, aux recherches... répondit-elle. Naïvement, je t'en prie, il me serait impossible de te répondre, et apprends-moi si ta visite matinale n'a pas d'autre motif que le désir de m'embrasser.

—Et aussi de vous rappeler que demain soir je signe mon contrat de mariage. Il est convenu que ce jour-là vous dinerez rue de Verneuil.

—J'aurai sans doute beaucoup à faire demain, répliqua Mme Rosier, et je ne sais si je pourrai aller chez M. Bressolles. En cas d'impossibilité absolue de ma part, tu te chargerai de faire agréer mes excuses et tu annonceras mon arrivée pour le moment de la signature du contrat.

—Eh quoi ! s'écria Maurice. Vous manquerez de dîner qui sera plus qu'un repas de fiançailles. Tout le monde s'étonnera de votre absence.

—Il se peut que je sois libre.

—Arrangez vous pour l'être.

—Songe que je ne m'appartiens pas encore tout entière.

—Du reste, ajouta le jeune homme, je vous attends demain dans la journée.

—C'est cela. Maintenant il me faut te quitter, car j'ai un rendez-vous auquel je n'arriverai point sans retard.

—A demain, alors, ma mère !...

—A demain, mon cher enfant !...

La policière embrassa de nouveau Maurice, et il partit.

LVI

Le jeune homme en s'éloignant songeait aux paroles de sa mère, et se demandait s'il devait véritablement leur attribuer l'importance qu'elles semblaient avoir.

La réflexion le rassura.

Il se dit que la policière cherchait toujours dans le vide et que, se croyant au moment d'atteindre son but, elle s'égarait, cette fois encore, sur une fausse piste.

Le misérable avait une telle confiance en sa propre habileté qu'il se regardait comme imprenable, introuvable, invulnérable, à l'abri même d'un soupçon.